

Daniel MÉNAGER, « La Prudence de l'ambassadeur », p. 1-12.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance,

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET,
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

23 avril 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Daniel Ménager

Paris X-Nanterre

La Prudence de l'ambassadeur

Partons, si vous le voulez bien, du postulat suivant : le hasard est partout et chacun souhaite le maîtriser. Celui qui va se marier et craint, comme Panurge, d'être trompé par sa femme. Le stratège, qui élabore des plans de bataille, et craint qu'un paysan, égaré dans la grande histoire, ne les fasse échouer en suivant ses bêtes sur le théâtre des opérations. L'ambassadeur, chargé d'une mission importante dont il a longuement parlé avec son prince, et qui redoute les aléas de cour. Si différents qu'il soient par ailleurs, le jeune marié, le stratège et l'ambassadeur ont en commun la volonté de mettre en échec le hasard. Tous leurs plans possèdent cette visée. Confions Panurge aux spécialistes de Rabelais, le stratège à ceux de l'art militaire, et gardons pour nous la belle et fascinante figure de l'ambassadeur ou, comme on l'appelle dans les traités latins si nombreux à la Renaissance, le *legatus*. Je me suis toujours étonné (cela soit dit en passant) qu'il n'ait pas été retenu par Eugenio Garin dans sa galerie des figures exemplaires de la Renaissance¹. Il aurait fort avantageusement remplacé, par exemple, le cardinal. D'une manière plus générale, je note que l'ambassadeur, s'il intéresse les historiens, comme vient de le prouver tout récemment, le livre d'Alain Hugon², est un peu le mal aimé des littéraires et des historiens des idées. Et c'est bien dommage, car il peut éclairer la scène intellectuelle et philosophique de la Renaissance³.

Cela vient de ce que, entre le Moyen Âge et la Renaissance, sa fonction a évolué. Il n'est plus seulement le représentant momentané de son prince à l'étran-

1. *L'Homme de la Renaissance*, sous la dir. d'Eugenio Garin, trad. fr., Paris, Seuil, 1990.

2. *Au service du roi catholique : « Honorables ambassadeurs » et « divins espions »*, Madrid, Casa de Velazquez, 2004.

3. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans mon livre : *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001.

ger. Les représentations diplomatiques permanentes voient le jour à la fin du Moyen Âge⁴. Loin de son prince, l'ambassadeur doit assumer la durée, ce qui est beaucoup plus difficile que l'éclat de l'instant. Les Instructions de son prince, il doit les adapter aux circonstances, au contingent. Autre changement significatif : il ne porte plus le nom d'*orator* qui était le sien au Moyen Âge. L'exercice de la parole demeure important, mais il ne se limite pas aux discours d'apparat : de plus en plus, l'ambassadeur devient aussi l'homme de la conversation, et celle-ci n'est agréable et fructueuse que si le hasard s'en mêle. De toutes les façons, c'est lui que l'ambassadeur doit affronter. De quelle manière ? C'est ce que je voudrais examiner maintenant. Et nous verrons comment l'ambassadeur, homme de la prudence, devient de plus en plus l'homme de l'intuition, du coup d'œil rapide, de l'inspiration. À terme, le hasard n'est plus son ennemi, mais son complice.

Cet ambassadeur, mettons-le d'abord un peu en situation, comme aurait dit Sartre. Dire en effet qu'il affronte le hasard, ou l'imprévu, ce n'est pas suffisant. C'est le propre de tous les hommes d'action, peut-être même des hommes de pensée, comme pourrait le prouver la pomme de Newton.

L'ambassadeur part en mission avec les Instructions de son prince. En latin, ses *mandata*. Ils sont de deux sortes. Les uns sont *definita*, les autres *absoluta*⁵. Tandis que les premiers formulent avec une grande précision les termes de la mission sans craindre d'entrer dans le détail de celle-ci, les autres se contentent d'en indiquer les grandes lignes et s'en remettent pour le reste au jugement de l'ambassadeur qui saura s'adapter aux circonstances. Il pourra d'autant mieux le faire qu'il connaîtra, intimement, la pensée de son prince. De longs développements sont consacrés dans les traités sur l'art diplomatique à ces deux types de mandats. Chaque cour a ses usages. Les Florentins sont pointilleux, ce dont Machiavel se plaint⁶ ; Charles Quint, beaucoup plus confiant dans la capacité d'initiative de ses diplomates. Au-delà de leurs divergences, les auteurs sont persuadés que les Instructions ne peuvent tout prévoir. Si la fonction de l'ambassadeur consistait à lire ou à faire lire, solennellement, ses lettres de créance et à transmettre une lettre de son prince à celui qui le reçoit, la question du hasard ne se poserait pas. Mais de plus en plus l'on sait bien que l'essentiel commence quand les feux de la rampe sont éteints. C'est le début d'un travail souvent ingrat. Il faut alors œuvrer au coup par coup, rester aux aguets, capter la confiance du prince et celle de ses conseillers, recueillir les rumeurs, payer des espions, et, si

4. Voir en particulier Garrett Mattingly, *Renaissance Diplomacy*, Londres, J. Cape, 1955, et Donald E. Queller, *The Office of Ambassador in the Middle Ages*, Princeton, Princeton University Press, 1961.

5. Voir notre livre *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, *op. cit.*, p. 127 sq.

6. *Toutes les Lettres*, édition Robert Barrincou, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1955.

elle se présente, profiter de l'occasion. L'ambassadeur devient l'homme de l'improvisation. L'imprévu peut ruiner les plans les mieux élaborés. L'ambassadeur ne trouve son salut que dans la rapidité de ses réactions, sa capacité à juger le particulier et à décider rapidement : qualités que les philosophes englobent sous le nom de prudence.

Mais avant d'y venir, je voudrais encore remarquer que le hasard peut aussi se nicher dans ce qui, en principe, devrait lui échapper : le protocole soigneusement réglé de la réception de l'ambassadeur. Il faut lire les traités *De legato* pour découvrir jusqu'où va le souci du détail dans les chapitres qui le concernent⁷. Comparé à nos auteurs, Saint-Simon est un anarchiste. Un exemple suffira. Je l'emprunte à Conrad Braun qui publie en 1548 un traité *De Legationibus*. Rien n'est laissé au hasard dans la description du protocole de cette réception, précédée souvent du rite de l'*obviatio*. Mais voilà : il peut arriver que l'ambassadeur, intimidé par le faste qui l'honore, perde tous ses moyens et reste coi au moment où il doit parler. Que faire ? Braun a prévu ce coup du sort. Dans ce cas, écrit-il, le prince qui le reçoit suspendra l'audience, « se retirera avec son infortuné visiteur et quelques conseillers dans une pièce attenante où il cherchera à redonner confiance au malheureux diplomate. Après quoi l'audience normale reprendra son cours solennel »⁸. Le protocole essaie de tout prévoir, même l'imprévisible. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas sa fonction la plus profonde, qui va bien au-delà de sa fonction sociologique. Conrad Braun est aussi l'auteur d'un livre sur les cérémonies⁹, ce qui ne saurait nous étonner de la part d'un homme attaché à l'archevêque de Mayence. Les cérémonies du culte posent les mêmes problèmes que celles de la diplomatie : il faut les régler avec minutie tout en se disant qu'un grain de sable peut dérégler les liturgies les plus exactes¹⁰. Les maîtres de cérémonies sont, à leur insu, les acteurs d'une lutte obstinée et mal comprise contre le hasard.

Venons-en maintenant aux atouts de l'ambassadeur pour faire face à l'imprévu, et, singulièrement, à sa prudence. À son sujet, c'est un concert de louanges. Le *De officio legati* d'Ermolao Barbaro date de la fin du xv^e siècle. C'est à peine un traité de la Renaissance tant son auteur insiste sur la fonction sacerdotale de l'ambassadeur, et sur le respect scrupuleux des mandats. On y trouve pourtant un grand éloge de la prudence, seule capable de faire face aux imprévus de l'action diplomatique¹¹. Même enthousiasme chez l'humaniste Danès, pour qui la pru-

7. Voir *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, p. 47 sq.

8. *Ibid.*, p. 35.

9. *De cæremoniis*, Mayence, 1548.

10. L'église catholique a toujours essayé de prévoir les accidents inopinés qui pouvaient se produire lors de la messe : syncope du prêtre, renversement du calice, etc.

11. *De officio legati*, éd. par Vittorio Branca, Florence, Leo S. Olschki, 1969, p. 160.

dence est la « conduite des accidents inopinés et casuels »¹². On pourrait accumuler les textes, mais cela n'aurait pas grand intérêt, car la cause est entendue. Le maître à penser du diplomate, s'il a le temps de lire, et de ceux qui écrivent pour lui, c'est Aristote, et le livre de chevet de tout le monde, *L'Éthique à Nicomaque*. On connaît sa définition de la prudence : tout comme l'opinion, « la prudence s'applique à tout ce qui peut être encore autrement qu'il n'est, c'est-à-dire, à tout ce qui est contingent »¹³. Cette définition est très répandue, mais la traduction de *L'Éthique à Nicomaque* pose tant de problèmes qu'il faut s'attarder quelque peu sur ces pages capitales¹⁴. D'autre part, si Aristote définit bien le contingent par rapport au nécessaire, on ne voit pas encore clairement en quoi ce qu'il écrit ici peut éclairer l'action de l'ambassadeur. On le verra mieux en analysant les « petites » notions associées à celle de prudence, ce qui permettra de dégager une théorie de la connaissance et de l'action.

La prudence s'occupe, selon Aristote, des « réalités ultimes »¹⁵, qui se distinguent des universaux. En quoi peut-elle plus à leur sujet que l'intelligence abstraite ? Quels services précis peut-elle rendre à l'ambassadeur ? On peut le comprendre en lisant un passage assez difficile de Braun. Il explique en effet que celui qui perçoit les *medias causas* connaît facilement les extrêmes. Dans la marge, une référence à la théorie de la conjecture d'Aristote, empruntée aux *Seconds analytiques*¹⁶. Il s'agit en fait du syllogisme aristotélicien et de la logique de l'induction. Le philosophe explique en effet, toujours dans *L'Éthique*¹⁷ et dans le développement sur la prudence, que « certains hommes qui ne possèdent pas la science des universaux sont mieux armés pour l'action que d'autres qui possèdent cette science [...]. Ce sont les gens d'expérience ». Pour illustrer cette vérité, un véritable syllogisme :

Si l'on sait en effet que les viandes légères sont faciles à digérer, c'est-à-dire bonnes pour la santé, mais qu'on ignore quelles viandes sont légères, on ne produira pas la santé. Mais celui qui sait que les vo-

12. *Conseils à un ambassadeur [1561]*, *Revue de l'histoire de la diplomatie*, 1915, p. 610.

13. *Éthique à Nicomaque*, éd. citée, 1140b 8, p. 246.

14. L'un des problèmes posés est la manière de traduire le mot grec *phronesis*. Gauthier et Jolif se séparent de la plupart de leurs devanciers en traduisant par « sagesse » : voir *L'Éthique à Nicomaque*, introduction, traduction et commentaire, t. I, Louvain-Paris, 1958, p. 167. Outre le souci d'être plus fidèle à la pensée du philosophe, entre peut-être en jeu le désir de réhabiliter la *phronesis*. Dans son livre classique sur *La Prudence chez Aristote* (Paris, PUF, 1963), Pierre Aubenque s'en tient à la traduction classique, tout en notant (p. 3) que le mot *phronesis* se distingue parfois mal de la *sophia*.

15. *Éthique à Nicomaque*, 1143 8a ; traduction Gauthier-Jolif : « les termes derniers, c'est-à-dire les singuliers ».

16. I, 34, 10 (*Organon*, t. IV, traduction Bernard Tricot, Paris, Vrin, 1970), cité dans le *De Legationibus libri quinque*, II, 5, p. 46. Sur le passage cité par Braun, voir *infra*, p. 6.

17. *Éthique à Nicomaque*, 1141 b 18-21. Nous avons préféré ici la traduction Gauthier-Jolif, t. I, p. 171.

lailles sont légères, c'est-à-dire bonnes pour la santé, celui-là plutôt que l'autre produira la santé.¹⁸

Gauthier et Jolif montrent dans leur commentaire¹⁹ qu'il s'agit bien d'un syllogisme en bonne et due forme, avec majeure, mineure et conclusion, grand terme, moyen terme et de nouveau grand terme. Le tout, c'est de connaître le moyen terme. Pour Aristote sans doute suivi par les auteurs de la Renaissance, c'est affaire d'expérience. Transposons l'exposé laborieux de Braun. L'ambassadeur saura, par expérience, qu'il vaut mieux négocier le soir que le matin parce qu'on embrouille mieux un adversaire fatigué. Pure et méchante supposition de ma part. Saint Thomas reprend à Aristote l'idée que l'induction peut se mettre au service de la prudence et de la connaissance des singuliers²⁰. Il répond aussi à une objection qu'il s'est faite à lui-même et qui est de la plus haute importance : comment peut-on connaître les singuliers qui sont en nombre infini ? « Par l'expérience », répond-il, qui réduit « à un nombre fini de cas arrivant le plus souvent l'infini des singuliers »²¹. La prudence ne peut travailler que grâce à cette réduction de l'infini au fini.

Tout cela est bien aride, j'en conviens volontiers. Ce qui suit le sera peut-être moins. L'autre atout de la prudence, et, singulièrement, de la prudence diplomatique, c'est la connaissance de l'histoire. Tout le monde chante ses louanges, Octavien Mage²², le Vénitien, aussi bien que Hermann Kirchner, l'Allemand. Celui-ci écrit : « *Scholam omnis scientiæ legato necessariæ dabit historia* »²³. À l'histoire est jointe la géographie, car il est vraiment nécessaire que l'ambassadeur connaisse les lieux où il se trouve et les pays avec lesquels il négocie, aussi bien que le naturel des peuples qu'il côtoie. À la fin du xvi^e siècle, peut-être sous l'influence de Bodin, cela devient un véritable topos. Mais là aussi se pose la question de la connaissance des singuliers. Pour Juan de Vera, l'un des observateurs les plus aigus de la scène diplomatique au début du xvii^e siècle, la réponse est simple : l'histoire est utile parce que le monde ne change pas²⁴. Un siècle plus tôt, c'était déjà la réponse de Machiavel dans le prologue du livre II de ses *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Pour reprendre les termes d'Aristote et de Saint Thomas, il y a un usage de la connaissance historique à condition que les singuliers ne soient pas en nombre infini. En fait Juan de Vera n'est pas trop sûr

18. *Ibid.*, 1141 b 14.

19. *Op. cit.*, 2/2, p. 496.

20. *Somme théologique*, Secunda secundæ, question 47, article 3.

21. *Ibid.*

22. *De legato libri duo*, Venise, 1566.

23. *Op. cit.*, p. 55.

24. *Le Parfait ambassadeur*, trad. fr., Paris, Anthoine de Sommerville, 1635, livre II, p. 18. L'édition originale paraît à Séville en 1620. Sur Vera, qui fut lui-même ambassadeur, voir A. Hugon, *op. cit.*, p. 286.

de ce qu'il dit. La preuve en est que, dans le même ouvrage, il explique que son ambassadeur doit beaucoup voyager, et que l'on devient prudent « en voyant beaucoup, en écoutant plusieurs personnes »²⁵. Parce que, sans doute, rien ne vaut l'« autopsie », et parce que les livres des historiens succombent trop souvent à l'appel de la ressemblance. Or, comme le dit Montaigne, « tout exemple cloche, et la relation qui se tire de l'expérience est tousjours defaillante et imparfaite »²⁶. « La consequence que nous voulons tirer de la ressemblance des evenemens est mal seure, d'autant qu'ils sont tousjours dissemblables »²⁷. L'idée de totalité a fait son temps. Il va falloir trouver autre chose pour maîtriser le contingent.

Cette autre chose, c'est encore Aristote qui nous l'offre dans le passage de son *Éthique* consacré à deux auxiliaires de la prudence : la perspicacité (*eustochia*) et la vivacité d'esprit (*anchinoia*)²⁸. « La perspicacité est quelque chose d'irréfléchi et d'instantané, tandis qu'on délibère longtemps »²⁹. Mais elle opère avec rapidité, ce qui est le propre de l'*anchinoia*. Lambin traduit ce mot par *sagacitas*, mais surtout il lui consacre l'un des développements les plus étoffés de son commentaire : « *Est autem [anchinoia] (id est sagacitas, seu cogitationis celeritas, seu ingenii acumen) recta et certa medii, ita brevi tempore ut considerationi locus non sit* »³⁰. Ce qui est très intéressant ici, c'est le double patronage que reçoit cette notion. L'un est demandé à la logique aristotélicienne, et, en particulier, au passage des *Seconds Analytiques* que nous avons déjà rencontré (I, 34, 10), où Aristote parle de l'intelligence du « moyen terme ». L'autre, plus nouveau, vient de la rhétorique, comme le prouvent plusieurs références à Cicéron. Et tout converge vers l'idée d'une intuition rapide des réalités ultimes, comme dit Aristote. L'un des exemples donnés par celui-ci illustre à merveille l'intuition de l'ambassadeur : le fait de deviner que deux personnes ont un ennemi commun. Un ambassadeur (ceci est de moi) s'étonne un court instant, par exemple lors d'une réception, qu'un Français converse amicalement avec un Allemand. Mais très vite, il comprend : ils ont un ennemi commun, le pape. Il a mis le doigt en un clin d'œil sur le « moyen terme » sans passer par les lenteurs du syllogisme. Les notions de perspicacité et de vivacité d'esprit ont retenu l'attention de saint Thomas qui les reprend à son compte dans sa *Somme théologique*³¹. Mais qu'on ne s'y trompe pas : nous sommes passés, insensiblement, de la logique à la psychologie, peut-être

25. *Ibid.*, II, 31.

26. *Essais*, III, 13, 1070C.

27. *Ibid.*, III, 13, 1065B.

28. *Éthique à Nicomaque*, 1142b 2.

29. *Ibid.*, traduction Gauthier-Jolif, p. 174. Denys Lambin (*De Moribus ad Nicomachum*, Bâle, J. Oporin, 1566, p. 272) traduit le mot grec par : *bona conjectura*.

30. D. Lambin, *op. cit.*, p. 273.

31. 2a 2ae, question 49, article 4.

même à la métaphysique. Gauthier et Jolif, dans leur savant commentaire, nous apprennent que l'*eustochia* était pour Platon une sorte de divination, une sûreté de coup d'œil quasi divine³². Un rationaliste étroit pourrait se plaindre de cette intrusion du divin dans les démarches de la prudence. Saint Thomas, certainement pas. Rappelons d'ailleurs à ce sujet que les chapitres de la *Somme* consacrés à la prudence essaient d'articuler, comme les autres, l'héritage d'Aristote et celui de la Révélation et que la Prudence apparaît dans les derniers développements comme un don du Saint Esprit³³. Aristote maintenait un équilibre précaire entre l'idée de lenteur et celle de vitesse. La délibération, chez lui, devait prendre son temps. Saint Thomas infléchit quelque peu son enseignement lorsqu'il écrit que dans le feu de l'action, on n'a pas toujours le temps de délibérer et que l'« heureuse conjecture » peut être nécessaire lorsqu'il faut prendre une décision à l'improviste³⁴. On imagine d'ailleurs mal un ambassadeur en train de faire des syllogismes compliqués.

Voilà qui est pain béni pour les auteurs de la Renaissance. Ils s'engouffrent dans la brèche que certains commentateurs d'Aristote ont ouverte, et c'est à qui recommandera la promptitude, seul moyen en définitive de répondre au hasard. C'est le cas de Braun qui fait l'éloge de la *naturalis promptitudo* et de la *solertia* de l'ambassadeur³⁵. Il est suivi par Paschalius, auteur d'un *Legatus* publié à Rouen en 1598. Pour ce juriste par ailleurs assez austère, l'ambassadeur ne peut réussir dans sa tâche que grâce à la *solertia*³⁶. Il en est si convaincu qu'il ne s'attarde pas à la définir. La cause semble entendue. Le rapport de la *solertia* à la *prudentia* tend d'ailleurs à se relâcher. Elle prend son autonomie. Alors que chez Saint Thomas elle n'était qu'une des parties intégrantes de la Prudence³⁷, avec Kirchner, cette autonomie devient indépendance. La prudence de l'ambassadeur se ramène à la seule *solertia* et à la sagacité naturelle³⁸. Elle a toujours pour elle l'intuition des réalités ultimes mais de plus en plus, elle est la reine de l'occasion. Certains, comme Cajetan dans son *Commentaire de la Somme*³⁹, s'inquiètent des succès philosophiques et mondains de cette habileté, promue reine de l'art diplomatique

32. *Op. cit.*, t. II, p. 511, avec renvoi aux *Lois* de Platon, VII, 792d et XII 950b.

33. *Somme théologique*, 2a 2ae, question 49.

34. *Somme théologique*, 2a 2ae, question 49.

35. *Op. cit.*, p. 46.

36. *Legatus*, chap. XI, p. 12.

37. *Somme théologique*, 2a 2ae, question 49, art. 4.

38. *Legatus*, *op. cit.*, I, 4, p. 63.

39. « *Adverte quod eustochia plurimum confert prudentiæ, si comites habeat alias partes, præcipue circumspeditionem, et cautionem, nec ita sibi credat ut docilitatem aspernatur. Habet enim multum periculi annexum eustochia propter ipsius excellentiam præsertim ubi plures successus prosperos habuit* » (*Secunda secundæ Partis Summæ Theologiæ S. Thomas de Aquino*, Venise, 1588, p. 120).

et de la politique. Rien n'y fait. Sous la pression conjointe du platonisme et d'un Aristote bien peu rationaliste, c'est elle qui est la reine de l'heure et du hasard.

Du même coup, le politique et l'ambassadeur acquièrent un prestige tout à fait nouveau. Délibérer lentement, agir promptement : qui en est capable ? L'ambassadeur est toujours en pleine antithèse. Il est l'incarnation même du fameux *Festina lente*⁴⁰. L'adage érasmien trouve sa place dans les traités qu'on lui consacre, par exemple celui de Van Marselaer, où il devient titre d'un chapitre⁴¹. C'est à l'homme politique et au prince, plus qu'à l'ambassadeur, que pense Baltasar Gracian lorsqu'il écrit son *Discreto* mais sa réflexion, tout à fait fascinante, éclaire la mission de celui-ci. Il commence par prendre les choses au rebours de l'opinion de son temps. Une étrange allégorie nous présente le char de l'Attente roulant lentement vers le palais de l'Occasion⁴², qu'il n'est plus question de prendre aux cheveux. Ne croyons pas cependant que le jésuite espagnol a embrassé la cause de la lenteur. Quelques chapitres plus loin, c'est l'éloge de l'improvisation et de l'impromptu qu'il fait à son tour⁴³.

Qui est capable d'être à la fois lent et rapide, de discerner les réalités ultimes et les universaux ? L'homme de génie. Ce n'est plus de prudence qu'il faut parler maintenant, mais d'*ingenium*, dans tous les sens de ce mot⁴⁴.

Il était admis jusque là que la prudence pouvait s'acquérir. Si, pour Saint Thomas, la mémoire en faisait partie intégrante, c'est parce qu'il est demandé à la prudence de garder le souvenir de beaucoup de choses⁴⁵. La conséquence était qu'il fallait plutôt choisir pour la fonction d'ambassadeur des hommes d'expérience⁴⁶. Pourtant, les théoriciens envisagent la mémoire à la façon d'Aristote plutôt que de Platon. Elle n'est pas une vertu, mais un bien hautement désirable, appartenant à « un heureux naturel » et inséparable de la « facilité à apprendre » et de la « vivacité d'esprit »⁴⁷. De cette façon, on glisse vers les qualités innées plutôt que vers les qualités acquises. C'est ainsi que le très aristotélicien Braun peut écrire : « *Naturalis promptitudo et habilitas inest homini* »⁴⁸. D'autres préciseront que les hommes n'en sont pas également pourvus. Celui qui parle de ces qualités de la manière la plus éloquente et la plus profonde est peut-être Alberico

40. Érasme, *Adages*, n° 1001 ; voir la traduction de Jean-Claude Margolin, dans *Érasme*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 109-141.

41. *Kerukeion sive legationum insigne*, Anvers, 1618, chap. XXXII. Sur l'auteur, voir la *Bibliotheca Belgica*, t. IV, p. 208-214.

42. *L'Homme universel (El discreto)*, trad. fr., Paris, Plasma, 1980, chap. III, p. 33-38.

43. *Ibid.*, chap. XV, p. 129 sq.

44. Voir Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980, *passim*.

45. *Somme théologique*, 2a 2ae, question 49.

46. Voir notre *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, *op. cit.*, p. 99.

47. Aristote, *Rhétorique*, I, 6, 1362b, 23-24.

48. *Op. cit.*, II, 5, p. 48.

Gentile, auteur d'un *De legationibus*, publié à Londres en 1585⁴⁹. Tout un passage de son livre est consacré à l'habileté de l'ambassadeur qu'il n'avait pas craint de comparer à un espion⁵⁰. Or, celui-ci doit réagir vite, s'adapter à l'imprévu. Pour ceux qui s'étonneraient de cette liberté de langage, disons que, quelques pages auparavant (III, 9), l'auteur avait pris la défense de Machiavel, celui du *Prince*, injustement calomnié. La vivacité d'esprit de l'ambassadeur brille aussi dans des décors plus convenables, ceux des cours, où il doit séduire par ses mots d'esprit. Nous voilà passés du cérémonial guindé de la réception au salon de Madame Emilia dans le *Cortegiano*, ou, si vous préférez une référence plus moderne, au Norpois de Proust.

Comment choisir l'ambassadeur idéal ? Il faut d'abord se débarrasser de l'idée que les hommes cultivés sont préférables aux autres, ce qui ne contredit pas la précédente analyse. Gentile l'affirme⁵¹, et Kirchner précise les choses à l'occasion d'un éloge de Philippe de Commines : « *Quis prudentior, quis illo celerior ?* ». Quand on sait que l'homme en question était l'adepte d'un certain réalisme politique et qu'il ne s'embarrassait pas trop de scrupules, on voit ce qu'est devenue la *prudentia*. Ce qu'il avait pour lui, naturellement, c'était l'acuité d'esprit : *acumen ingenii*⁵². Kirchner avait-il lu le docteur Huarte ? C'est possible. On sait que *L'Examen des esprits (Examen de los ingenios)*, publié en 1575, avait été largement diffusé en Europe⁵³. Toujours est-il que Kirchner se réfère très précisément à la théorie des humeurs et se demande s'il faut choisir comme *legatus* un sanguin, un mélancolique, un bilieux ou un phlegmatique. Huarte aurait certainement répondu que le mélancolique devait être préféré aux autres⁵⁴. Mais la mélancolie de l'ambassadeur n'est pas sans inconvénient, elle peut conduire au découragement, ce qui fut le cas de Jean de Dinteville, l'un des deux *Ambassadeurs* d'Holbein⁵⁵. Finalement, c'est le colérique qui a sa préférence. Voilà qui peut surprendre : un ambassadeur colérique ? C'est le gage assuré de coups d'éclat fort peu diplomatiques. Remarquons cependant que Kirchner parle d'un tempérament, et non de la colère proprement dite. Il le préfère aux autres car il trouve celui qui en est pourvu « *vegetum, celerem, consilii promptum, expeditum,*

49. D'origine italienne, Alberico Gentile avait dû se réfugier en Angleterre en raison de ses convictions protestantes.

50. Cela n'est pas aussi neuf qu'il y paraît : près d'un siècle auparavant, Ermolao Barbaro avait admis qu'en certaines circonstances, l'ambassadeur pouvait se livrer à l'espionnage : voir le *De Officio legati*, Florence, Leo S. Olschki, p. 161.

51. *Op. cit.*, III, 9, p. 110-111.

52. H. Kirchner, *Legatus, op. cit.*, I, 4, p. 96.

53. Voir M. Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence, op. cit.*, p. 127-134.

54. *Ibid.*, p. 130 sq.

55. Voir *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, p. 122 sq.

et ad omnem negotiorum aleam paratum »⁵⁶. Le génie de cet homme-là vient de son tempérament. Le hasard ne le surprend jamais.

Il faut même aller plus loin. Sous la plume de Kirchner et de certains théoriciens de l'âge baroque, le hasard n'est plus du tout un ennemi. Il devient un complice. Ce qui va compter maintenant, c'est la chance de l'ambassadeur. L'humanité se divise en deux sortes d'hommes : ceux qui ont de la chance et ceux qui n'en ont pas. C'est aux *felices* et aux *feliciores* que s'intéresse l'auteur allemand. Étrange philosophie, dira-t-on. De quoi épouvanter Platon ! Certes ! Pour choisir un ambassadeur, un conseiller, la question devient : « A-t-il eu de la chance dans les affaires qu'on lui a confiées ? ». C'est la question que, selon la légende, se posait Mazarin quand on lui proposait un collaborateur. Pour Kirchner, il faut que l'intelligence, bien sûr indispensable, rencontre la chance, qu'elle opère « *secundo numine* ». Il n'est pas le seul à avoir cet avis. J'ai déjà parlé du livre de Marselaer, divisé en quarante petits chapitres. Quel est le titre du dernier ? « *Felix* ». La chance de l'ambassadeur est mise sur le même plan que sa prudence et d'autres qualités. Mais elle a le dernier mot. Si on demande à l'ambassadeur d'avoir de la chance, il n'y a plus qu'à se taire, car vraiment, cela échappe à la théorie.

Les hommes qui ont de la chance n'ont peur de rien, et surtout pas du hasard. Ils en viennent même à le réclamer. Montaigne s'est intéressé au cas de « Monsieur Poyet », cet avocat respectable qui, chargé de parler au nom du roi à Clément VII, fut incapable de s'adapter au nouveau canevas proposé par celui-ci et dut laisser sa charge à quelqu'un d'autre⁵⁷. À l'inverse, Severus Cassius « disoit mieux sans y avoir pensé ». Et même, « il lui venoit à profit d'estre troublé en parlant [si bien que] ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la colere ne luy fit redoubler son eloquence »⁵⁸. C'est le monde renversé, le hasard devient l'allié du discours, et de l'action en général. Il décuple les qualités de l'orateur ou de l'ambassadeur. Notons en passant que nous retrouvons ici l'anthropologie de Kirchner et l'avantage qu'il donne au colérique, capable de réagir vite. Plus généralement, c'est l'« esprit » qui possède cette aptitude, ce qui l'oppose au « jugement » dont l'opération est « lente et posée »⁵⁹. Quelques dizaines d'années après Montaigne, Gracian ne pensera pas autrement. Il célébrera la « vivacité heureuse » qui ne s'embarrasse de rien et observera, lui aussi, que « certains ne réussissent jamais mieux que dans l'embarras ; ce sont des prodiges qui font bien tout ce qu'ils font sur le champ et font mal tout ce qu'ils ont prémédité ; tout ce qui ne leur vient pas d'abord ne leur vient jamais. Ces gens-là ont toujours beau-

56. « Vif, rapide, prompt dans ses décisions, à l'aise, et capable de s'adapter à tous les hasards qu'on trouve dans les affaires », *Legatus, op. cit.*, I, 4, p. 72.

57. *Essais*, I, 10, édition Villey-Saulnier, p. 39.

58. *Ibid.*, p. 40.

59. *Ibid.*, p. 39.

coup de réputation parce que la subtilité de leurs pensées et la réussite de leurs entreprises font juger qu'ils ont une capacité prodigieuse »⁶⁰. Ils possèdent le don de changer la nature des choses, comme le suggère un mot rare, emprunté par l'auteur à la *Physique* d'Aristote⁶¹ mais qui avait déjà servi les poètes⁶² : celui d'antipéristase. L'ambassadeur devient une sorte d'alchimiste capable de relever tous les défis du sort.

Je disais en commençant que la figure de l'ambassadeur nous renseignait assez bien sur les évolutions de la philosophie. J'espère l'avoir démontré. Voilà en effet un homme qui se plonge dans les tempêtes du monde, confiant dans sa bonne étoile et dans sa chance. Son alliée, ce n'est plus la vieille prudence sagement instruite par l'histoire. Que deviennent les enseignements de celle-ci quand les événements sont toujours et partout singuliers, et quand le « ressemblance cloche » ? Son viatique, c'est son flair, sa perspicacité, sa rapidité d'esprit. Ces notions ne sont pas nouvelles puisqu'elles viennent toutes d'Aristote. Mais la fin de la Renaissance et l'âge qui la suit redonnent une vigueur nouvelle à l'enseignement du « Philosophe », dûment décapé et délivré des pesanteurs scolastiques. Gardons-nous, cependant, de jouer Aristote contre Platon : ce serait simplifier un paysage intellectuel autrement complexe. On a vu que l'*eustochia* de l'ambassadeur devait quelque chose à une théorie de la divination héritée de Platon. En fait, le discours diplomatique, et peut-être, d'une manière générale, le discours politique font flèche de tout bois pour consacrer les figures hors-norme. En même temps, la théorie essaie d'encadrer une action qui échappe à toutes les prévisions. C'est la raison d'être de ces gros livres qui multiplient les protocoles tout en sachant que le hasard et l'imprévu auront, heureusement, le dernier mot.

Daniel Ménager, Paris X- Nanterre.

60. B. Gracian, *L'Homme de cour*, traduction Hamelot de la Houssaye, chap. LXI, Paris, Grasset, 1924.

61. Aristote, *Physique*, 4, 8, 6.

62. Voir M. Scève, *Délie*, dernier vers du dizain CCXCIII.

